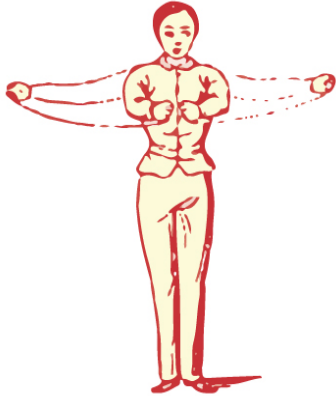


Un regard en acte sur le traumatisme

Guy Briole



Chacun peut être confronté à la rencontre de ce qui, dans un événement, fait accident. C'est ça le trauma, ce qui fait trou, effraction du réel. Le regard y est central : quelque chose de cette rencontre malheureuse avec le réel regarde le sujet *en face*.

L'empreinte du traumatisme ; le regard

Je voudrais vous parler d'un livre de Maurice Blanchot, *L'instant de ma mort*¹. Un livre de huit pages ! Huit pages fulgurantes, comme un éclair. Pourtant, ces pages, il les a écrites en 1994, à quatre-vingt sept ans, pour des faits qui ont eu lieu en 1944, soit cinquante ans auparavant. Voilà une des caractéristiques du traumatisme : il laisse son empreinte chez le sujet qui peut le revivre, des années après, avec la même précision ; comme s'il venait de surgir dans l'instant. « Je me souviens d'un jeune homme empêché de mourir par la mort même – et peut-être par l'erreur de l'injustice ». Ainsi commence le roman de Maurice Blanchot. « Je suis vivant. Non, tu es mort »² est la phrase qui le termine.

Que s'est-il passé ? Blanchot est le jeune propriétaire d'un château familial. C'est en 1944, au moment de la débâcle allemande. On frappe à sa porte, timidement. Il s'empresse d'ouvrir pensant à quelque résistant qui vient demander de l'aide. Mauvaise rencontre, c'est un lieutenant nazi qui lui hurle de sortir et lui désigne des armes trouvées sur son sol. Le lieutenant dispose ses hommes armés pour une exécution dans les règles. Le jeune homme se tient droit face au peloton et demande seulement que l'on fasse rentrer la famille. Il veut affronter cela – la mort – seul. « Le jeune homme éprouva un sentiment de légèreté extraordinaire. Une sorte de béatitude. La rencontre de la mort avec la mort ? » Maurice Blanchot ne conseille pas au *jeune homme* de chercher à savoir pourquoi il a ressenti ce sentiment de légèreté, car il oscille entre l'idée de l'immortalité et celle, au contraire, d'en avoir fini avec la possibilité de l'immortalité. Il percevait là, la naissance d'une *amitié subreptice* avec la mort.

C'est là que brusquement le monde chavire. Le bruit d'une fusillade. Est-il mort ? Déjà ailleurs ? Non, les bruits des fusils sont ceux d'un combat voisin. L'homme s'approche de lui et lui fait signe de disparaître. Il s'éloigne avec la même légèreté, s'égare et reste tapi dans un bosquet voisin. Longtemps après, il retrouve *le sens de la réalité* et les effets de la sauvagerie du lieutenant : des fermes qui brûlent, le château épargné ; des jeunes fermiers tués, lui indemne. Il ne comprend pas, il reste le regard. Alors, dit-il, « commença chez le jeune homme le tourment de l'injustice ». L'extase, la légèreté avaient fait place à la honte d'être vivant parce que, même pour des nazis, il appartenait à une race noble ! Là où, au moment de la fusillade, le sentiment de légèreté se trouvait lié à l'idée d'être *libéré de la vie* le voilà maintenant avec le poids de la mort, en tant que vivant. Comme si la mort hors de lui ne pouvait désormais que se heurter à la mort en lui. « Je suis vivant. Non tu es mort », conclut le

Intervention à la Section Clinique du 9 juin 2017 à l'Hôpital des Armées de Lyon. Remanié, à la demande de l'auteur, le présent article comprend certains passages de : Briole G., « *Faire la paire* dans l'urgence », Conférence à la Journée de *Pausa*, Buenos Aires, 27 novembre 2018.

¹ Blanchot M., *L'instant de ma mort*, Paris, Gallimard, 2002.

² *Ibid.*, p. 15.

jeune homme qui ajoutait que restait le sentiment de légèreté sous une forme précise : « l'instant de ma mort désormais toujours en instance. »³

J'évoquerai aussi un auteur contemporain, François Bizot qui est venu à une de nos soirées de la bibliothèque de l'ECF nous parler de cette écriture qu'il ne peut plus arrêter. Le souvenir ne le laisse plus en paix depuis qu'il a écrit son premier livre, *Le portail*⁴. Ethnologue et spécialiste du bouddhisme de l'Asie du sud-est, François Bizot a vécu trente-cinq ans au Cambodge. Sa vie s'est trouvée, en un instant, bouleversée quand son histoire a croisé celle du peuple cambodgien plongé dans le chaos provoqué par les Khmers rouges. Arrêté et détenu dans un camp khmer, il y a connu les peurs, les humiliations et la honte de s'apercevoir que l'autre est fait du même tissu que soi. C'est moins la rencontre avec la possibilité de sa mort qui occupe ses pensées que la relation indéfinissable qu'il avait fini par nouer avec le responsable du camp. Cet homme lui a laissé la vie sauve, mais en échange de quoi ? Le miroir est angoissant d'autant plus que l'écriture a déchiré le voile qui enchâssait le réel dans un certain flou. « Je n'ai pas écrit ce livre avec de la mémoire », nous dira l'auteur, les scènes étaient là avec la précision de ce qui n'est pas marqué du refoulement : « un présent sans mémoire ».⁵ Mais maintenant que ce présent « enfoui [en moi] depuis plus de trente ans »⁶ est sorti au jour cela ne peut plus s'arrêter, il faut avec l'écriture continuer à border le réel.

Plusieurs témoignages nous sont venus par des écrits de personnes qui ont rencontré la mort, qui l'ont vue de près, la leur, celle des autres. Pour certains ce fut une rencontre unique brutale, par surprise et inoubliable. Pour d'autres il s'agit d'une expérience collective marquée à tout jamais par l'avilissement, l'arbitraire, la volonté de destruction au nom d'une différence : de race, de religion, d'orientation. Pour quelques-uns cette rencontre manquée avec la mort n'a tenu qu'à la décision *in extremis* d'un autre dont les raisons de ce choix restent énigmatiques : c'est le cas de Blanchot comme de Bizot.

C'est aussi ce qui est au centre de *Soldats de Salamine*, un remarquable livre de Javier Cercas⁷. Alors que Rafael Sánchez Mazas – un dirigeant de droite en Catalogne – tentait de regagner la frontière française, il fut arrêté et détenu à Barcelone. À l'arrivée des troupes franquistes, il partit avec eux et ils tombèrent dans une embuscade, non loin de la ville. Dans la confusion de la fusillade, il s'échappa et se cacha dans un petit bois. De cet endroit il entendait les voix des miliciens qui le cherchaient. L'un d'entre eux finit par le découvrir. Son regard se figea dans le sien. Puis, il cria à ses compagnons : « Par ici, il n'y a personne ! »⁸ Il fit demi-tour et s'en alla.

Pour ce milicien, écrit l'auteur, nous ne saurons jamais ce qui lui passa par la tête en ce moment, quand il le regarda dans les yeux !

De la même manière Blanchot ou Bizot ne savent pas ce qui s'est passé dans la pensée de l'autre, même si chacun finit par donner une interprétation, finalement assez semblable : Blanchot est gracié par l'officier nazi car il appartient à une race noble, Bizot par l'idéologie des Khmers en raison de sa culture française. Au-delà de l'interprétation qui tente de donner sens à l'impensable, il reste le regard.

Dans la rencontre traumatique, le regard est ce qui ne s'oublie pas. Puisque nous sommes à Lyon, vous savez certainement comment Klaus Barbie a été reconnu ? Cela se passe à Lyon, dans un modeste appartement où vivait une survivante aux tortures de ce chef nazi. Elle ne

³ *Ibid.*, p. 16.

⁴ Bizot F., *Le portail*, Paris, La table ronde, 2000, p. 398.

⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁶ *Ibid.*, p. 397.

⁷ Cercas J., *Les Soldats de Salamine*, Arles, Actes Sud, coll. « Lettres hispaniques », 2002, 236 p.

⁸ *Ibid.*, p. 17.

pouvait vivre qu'avec la compagnie permanente d'une télévision en marche. Dans une journée, elle croise un nombre infini de fois l'écran sans le voir et voilà qu'un jour son regard reste accroché par celui d'une personne qui parlait dans un reportage en Amérique du sud. Le visage l'avait mise en alerte, mais c'est le regard qui l'a figée et a marqué la certitude : c'était lui !

Dans des développements plus récents, et après la lecture de Levinas, j'ai pu donner une place, une force, au visage là où, dans le trauma, on insiste davantage sur le regard qui ne s'oublie pas. Le visage contient le regard et, pour ceux qui ont été face, qui ont *fait face* à celui qui aurait pu leur donner la mort, c'est en une fraction de seconde que l'identité de cet autre s'est cherchée dans le visage, comme s'il y avait en lui la possibilité d'un ultime recours. Au-delà, c'est la fulgurance du regard qui a fait effraction⁹.

C'est donc bien ça : dans la rencontre traumatique, le regard ne s'oublie pas. Mais voilà qu'il se retrouve aussi dans le regard qui se pose de toute part sur le sujet et qui fait qu'il se déplace dans un monde *omni voyeur*. Ce regard, c'est la manifestation de la présence de l'Autre. L'existence de ce regard fait que quelque chose change aussi pour celui qui se sent regardé. Il peut se sentir l'objet du regard de l'Autre. C'est la structure même, précise Lacan, de la phénoménologie de la honte.

C'est aussi ce que vivent les sujets qui ont rencontré l'horreur quand ils sont confrontés au regard des autres.

Le regard, l'écriture et le traumatisme

Le rapport entre ces trois termes est intéressant à reprendre à partir de Maurice Blanchot. Pour cet auteur « la parole ne suffit pas à la vérité qu'elle contient »¹⁰ Nous, nous dirions qu'elle ne suffit pas à limiter les effets du réel révélé par la rencontre traumatique. En témoigne le syndrome de répétition qui est caractéristique de l'effraction traumatique, que j'ai fait valoir comme traversée sauvage du fantasme.

L'écriture, comme bien souvent, vient comme suppléance à cette mise en échec de la fonction de la parole. L'écriture n'est pas une réponse symptomatique qui clôt la répétition, elle en limite les ravages.

Avec Blanchot l'écriture participe du regard par le fait même que la lecture met en jeu le scopique. Il faut, quand la parole fait défaut, que le corps entre en jeu. Avec l'écriture, c'est par le biais du regard que le corps se trouve impliqué. Ce rapport que Maurice Blanchot établit entre le regard et l'écriture est original et se rencontre fréquemment en clinique post-traumatique.

Ce regard persiste à regarder le sujet que ce soit dans le rêve traumatique ou dans le regard croisé au hasard des rencontres avec des petits autres. Chaque regard peut contenir le regard de celui qui vous a regardé au moment où il vous a laissé la vie sauve. Un soldat combattant au Vietnam témoignait de cette scène : il est dans la jungle. Tout d'un coup il se trouve face à une arme pointée sur lui et derrière cette arme, deux yeux qui le regardent. Deux yeux qui redoublent les trous de l'arme. C'est la mort qui le regarde. Lui, il regarde les yeux et il lui vient ceci : « C'est quelqu'un de la même compagnie que moi ». Un semblable. Tout cela se passe en une fraction de seconde. Ce regard que l'autre pose sur lui est son hésitation fatale. Lui tire. L'autre tombe, mort, les yeux le regardent encore. C'était un vietminh, un ennemi. Pourtant, un instant, il a vu dans ce regard celui d'un semblable. Ami, ennemi, la différence s'efface dans le regard de la mort. Le regard, lui ne s'efface pas. Ce soldat trouvait qu'il était

⁹ Cf. Briole G., « L'autre en moi, une insistance du réel », *L'inconscient encore, sa vérité, son réel, Ornicar ?*, 2019, n° 53, p. 29-38 et « Les événements ont-ils un visage ? », *La Cause du désir*, novembre 2018, n° 100, p. 139-145.

¹⁰ Blanchot M., *La part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 315.

mieux depuis qu'il avait, comme il le dit, fait de son cauchemar traumatique un compagnon de ses nuits. C'était devenu, pense-t-il, un rêve comme un autre sauf qu'il lui reste cette question, source d'une forte angoisse : « Pourquoi continue-t-il à me regarder ? »

Le trauma ne s'efface pas, il n'est pas modifié par le refoulement. C'est l'événement qui est susceptible d'un effacement.

Certains sujets traumatisés ont écrit dès le début, d'autres n'ont commencé qu'à distance du traumatisme. Pour ces derniers, ils témoignent qu'ils ont différé le plus qu'ils pouvaient ce moment d'écrire sur les entours du trauma. C'est le cas de Jorge Semprun, de François Bizot, de Maurice Blanchot qui, par ailleurs, étaient des écrivains. De bien d'autres aussi.

Primo Levi, dans les camps, écrivait tous les jours, sur tout support. Il n'a cessé de le faire, ne pouvant s'arrêter. C'était son impératif de survie.

Pour tous, à partir du moment où ils ne peuvent plus échapper à ce passage par l'écriture, se met en place un infini de l'écriture. C'est toujours à reprendre. Alors que l'écrit peut trouver un destinataire, le lecteur, voilà l'auteur renvoyé à une profonde solitude. La solitude c'est que, maintenant, c'est écrire qui est devenu l'incessant. La solitude de celui dont on pense qu'il est maître des mots. Or, souligne très justement Blanchot, il y a une « exigence d'écrire » quand on a perdu la maîtrise de pouvoir s'arrêter et que cette écriture ne s'inscrit pas : « écriture qu'on pourrait dire hors discours, hors langage ». ¹¹ L'écriture du réel est de l'ordre de l'impossible ; l'incessant c'est ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est une des définitions du réel ; aussi bien c'est celui que le traumatisme a révélé.

Lacan définit la psychanalyse par « ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : un acte à venir encore » ¹². On pourrait mettre cette définition de Lacan en tension avec Blanchot qui parle d'un « livre toujours à venir » ¹³. Il reste toujours un livre à écrire pour celui qui écrit. Il se produit quelque chose qui ne s'inscrit pas, qui ne s'efface pas : le trauma.

La question reste pour le sujet de savoir où il peut inscrire cette mauvaise rencontre qui a modifié radicalement le cours de sa vie. Qui veut l'entendre ? De multiples voies s'ouvrent à lui et toutes ne relèvent pas de la même éthique.

Parfois, le sujet recouvre la faille ouverte en lui par un idéal politique. Pour d'autres, les idéaux seront plus adéquats à la conscience collective et ils resteront dociles aux commémorations. Enfin, pour quelques uns, la voie personnelle éthique les amènera à reprendre cet événement de vie dans une analyse.

Madrid, après l'horreur

Je partirai de l'expérience dramatique de Madrid, celle du 11 mars 2004 – *11-M* comme on le nomme en Espagne. Je devais, le 13 mars faire une conférence sur Claudel. Les attentats eurent lieu, je fus à la manifestation avec le peuple espagnol et le lendemain mon intervention porta sur le traumatisme. Dans ce même temps, nous avons alors monté une *Red asistencial*, un Réseau d'assistance, pour recevoir ceux qui le souhaitaient. Je suis allé plusieurs fois à Madrid travailler avec nos collègues madrilènes et nous avons dû inventer au un par un des sujets traumatisés, mais aussi de groupes appartenant à des communautés d'étrangers, religieuses, etc.

Voilà comment, pour le psychanalyste, se posait d'emblée la question dans l'urgence dans une ville traumatisée par une violence soudaine et brutale : Que peut-il dire ? Que peut-il écouter ? Que peut-il faire ?

¹¹ Blanchot M., *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 7.

¹² Lacan J., « Introduction de *Scilicet* », *Scilicet*, n°1, Paris, Seuil, 1968, p. 9.

¹³ Blanchot M., *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1959, p. 303 & sq.

Dans cette situation, il s'agit de savoir comment un psychanalyste, plusieurs psychanalystes, peuvent *faire la paire*¹⁴ avec un collectif, celui des traumatisés.

Ce que l'on a comme base de départ :

Madrid a été l'objet d'un acte précis de barbarie.

Une ville a été attaquée avec un objectif précis, calculé, odieux et aveugle.

Le hasard a concerné chacun bien au-delà des victimes directes.

11-M est le nom du traumatisme.

11-M se propage comme une onde expansive.

Comment le psychanalyste peut-il, en acte, se faire présent dans la Cité en un tel moment ?

– Pour un certain nombre de ceux qui ont été confrontés au traumatisme, la parole prolifère sans point de capiton là où, pour d'autres, elle reste bloquée dans la sidération traumatique. Qu'il reste silencieux ou qu'il s'exprime sur un mode logorrhéique, il manque au sujet le lieu du destinataire.

– Le psychanalyste n'est spécialiste d'aucune écoute sélective des symptômes : il n'y a pas non plus de spécialistes du traumatisme. Il y a des psychanalystes.

– Le psychanalyste est celui qui peut – depuis sa place qui est toujours particulière – se faire le destinataire de cette parole accélérée ou bloquée du sujet traumatisé. C'est un point de départ fondamental pour éviter toute confusion.

– En ceci que, créer une *Red asistencial* ce n'est pas – y compris dans ce temps – créer un réseau spécifique du traumatisme. C'est, dans l'urgence, avec cette réponse en acte que requiert le traumatisme, proposer une écoute de la souffrance.

– Ainsi, cette réponse à l'événement n'est pas un acting-out. C'est un acte comme réponse à l'actualité et, aussi, un premier pas vers la mise en place d'un projet qui devra se développer au-delà du traumatisme.

– 11-M produit un effet d'induction d'une réponse qui s'inscrit, dès maintenant, dans un futur qui excède le contexte dramatique actuel.

– 11-M ne doit pas rester comme le signifiant d'identification des victimes, mais il devra se transformer en un signifiant du rejet de la barbarie. Plus jamais ça !

Que peut faire le psychanalyste ?

Je vous propose d'examiner, d'une part, comment ces interrogations se présentent pour chacun à partir du collectif – ce sera notre conception du *débriefing* – et, d'autre part, au un par un de chaque sujet.

Le groupe traumatisé. Le débriefing

Le débriefing est à la mode.

La technique du débriefing a été initiée par les militaires américains au cours de la seconde guerre mondiale. Il s'agissait alors d'un compte rendu oral de fin de mission au cours duquel était analysé le déroulement des opérations, comme le vécu des combattants. Aujourd'hui, pour les psychiatres américains, les actions de débriefing visent toujours au retour à un état antérieur au traumatisme en annihilant les réactions de stress immédiates de façon à prévenir l'apparition d'un stress post-traumatique.

C'est ce point de vue qui est adopté par une grande majorité des participants des cellules médico-psychologiques de crise. C'est *l'effet Posttraumatic stress disorder* ou *PTSD* : en tout

¹⁴ Cf. à la fin de ce texte, un extrait de : Briole G., « *Faire la paire* dans l'urgence », *op. cit.*

lieu et en tout temps : tous pareils. Abrégissez ! C'est le mot d'ordre qui annule toute singularité du sujet.

Notre point de vue diffère radicalement. Pour nous, la question ne porte pas sur l'abréaction, mais sur la possibilité pour un sujet de prendre la parole sur une expérience traversée, individuellement ou collectivement. Le sujet n'est pas soluble dans le collectif. Quoi qu'il en soit des idéaux du groupe – structuré ou de circonstance – le sujet garde sa particularité et il reste responsable de ses actes.

Ainsi, ce qui peut justifier le débriefing, ce qui peut guider notre action, ce que peut être l'objectif appliqué au groupe, c'est : sortir le groupe de l'isolement et dégager le sujet du groupe. Ces objectifs ont été développés dans un ouvrage aujourd'hui introuvable en librairie.¹⁵ C'est la raison pour laquelle ils seront repris en détail dans ce texte.

Ce sont des enseignements que j'ai tirés des situations concrètes auxquelles je me suis trouvé confronté. Parmi les plus marquantes, je citerai la libération des otages du Liban, une prise d'otages à la prison de Fresnes, les suites de l'explosion de l'usine AZF à Toulouse en septembre 2001 et, bien sûr de la Red asistencial¹⁶ dont nous avons parlé antérieurement.

Dans chaque situation, il a fallu inventer en fonction du lieu – cela se passe souvent sur le lieu des autres, pas dans son cabinet, ni dans son institution – et des circonstances. Pendant les temps de voyage qui m'amenaient sur les lieux, je me suis souvent demandé comment j'allais m'y prendre. Finalement, je n'ai jamais établi de conduite à tenir *a priori*. Je ne me suis jamais *protocolisé* ! En fait, je m'en suis toujours remis aux aléas de la rencontre. Cette position subjective ne relève pas du *on verra bien*, d'une négligence, encore moins d'une prétention, mais de ce que l'on apprend de la psychanalyse : rester ouvert aux risques de la surprise.

Alors, de cette modalité d'action inspirée du débriefing que peut faire le psychanalyste ?

Remarques sur le groupe

Quand un groupe a vécu des moments intenses, dangereux, mais aussi, et sur un autre versant, très conflictuels, il peut être à ce point refermé sur lui-même que lorsque arrive le moment de sa dislocation des difficultés majeures apparaissent pour ceux qui le constituent. L'extérieur est fait pour eux d'hostilité, de danger. Il est indéterminé et les personnes qui le composent ne sont pas différenciées, chacune ayant la même valeur dans l'adresse. Parfois aussi – c'est fréquent avec des personnes qui ont vécu une longue détention ensemble, qui ont partagé des moments atroces, mais non exclusivement – il est difficile de repérer ce qu'il en est de l'histoire de chacun. L'impression est plutôt que quand l'un parle c'est comme s'il parlait à la place de l'autre, comme s'il évoquait son histoire tout autant que celle de l'autre. Par cette fusion des histoires chacun du groupe, et à son insu, tente ainsi de faire tenir l'idée que rien ne peut les séparer. C'était particulièrement le cas pour les otages du Liban¹⁷.

Faire circuler la parole

Dans les séances de débriefing, l'initiative quant à la répartition de la parole doit rester à celui qui conduit le travail du groupe. Cela demande du tact, une vigilance soutenue et une attention à chacun des participants. Notamment, tous doivent pouvoir s'exprimer. Pour celui qui, saisi par l'angoisse, ne peut s'arrêter de parler, il importe sans vraiment l'interrompre, de savoir saisir l'opportunité d'un moment pour placer une incise sous la forme d'une question ou d'une parole apaisante. Ainsi, par quelques scansions, le sujet jusque-là logorrhéique, pourra

¹⁵ Briole G., « Le débriefing pour un objectif : sortir le groupe de l'isolement et le sujet du groupe », *Psychiatrie militaire en situation opérationnelle*, Paris, Addim, 1998, p. 135-137.

¹⁶ Briole G., « Después del horror, el traumatismo », *Trazos traumáticos, El psicoanálisis*, n° 7, julio 2004, p. 57-67.

¹⁷ Briole G., « Rentrer captif », *Ornicar ?* n° 48, 1989, p. 134-135.

commencer à structurer davantage son propos. Cela permettra aussi à d'autres de s'exprimer. Malgré tout certains restent en retrait ou même se taisent et, lorsque l'occasion se présente et sans forçage, on aidera ce participant à sortir de son mutisme.

Des moments difficiles et délicats se révèlent au cours de ces débriefings. Au-delà de ce qui apparaissait comme image idéale des *héros*, des *rescapés*, il apparaît que cela recouvre parfois des conduites de lâcheté, de bassesse, de mauvais coup porté à l'autre afin de négocier quelque chose pour soi, et quelque fois pour sauver sa propre peau. Alors, comme tout groupe, celui-là aussi essaiera de se reconstruire au détriment d'un autre du groupe, de l'extérieur, des autorités, des supérieurs ou des subalternes. On sera vigilants à éviter ces dérives qui mettent très vite le travail en échec. Pour cela, il est essentiel que dans l'avancée du débriefing chacun reprenne ses propres signifiants et réinvestisse sa propre histoire. Ce qui a constitué le groupe est d'une telle force imaginaire que ce serait une erreur de s'adresser, initialement, à un sujet en particulier. De fait, l'entretien collectif et non pas individuel s'impose d'emblée et de séparer dans ce moment les membres du groupe irait contre le bon sens. Il importe, au départ, d'accepter la situation telle qu'elle se présente et le travail qui s'engage va être de dénouer les liens imaginaires de façon à ce que chacun reparte, si ce n'est libre de tout, mais du moins avec ses propres questions et sans l'illusion d'avoir à porter celles des autres.

Dénouer sans défaire

Dans ce travail, rien ne s'inscrit dans une dimension cognitiviste, mais ressortit à une circulation de la parole qui vérifie que ce qui a été vécu en commun se dénoue en commun, c'est en cela que réside la pertinence et la force du débriefing. Ces remarques trouvent une acuité particulière pour des groupes de sujets qui sont restés fixés au temps, au lieu même du traumatisme. De ce fait ces personnes se retrouvent malgré elles constituées en groupe de traumatisés, d'otages, de victimes de tortures, de violences, de rejet, d'un attentat, etc. Dans un premier temps, le groupe fonctionne comme contenant. Il permet un certain bordage de la souffrance endurée par une communauté d'identification à un même traumatisme, aux mêmes épreuves. C'est aussi cela qui fait que, malgré la répulsion que peut parfois en avoir le sujet, il y reste attaché et que cela fait obstacle à sa progression individuelle – la question du groupe étant toujours avancée au détriment de celle du sujet. Ainsi, pour un temps il est déterminant de maintenir ce qui a constitué, dans la situation, le groupe pour pouvoir le dénouer, et non pas le défaire. L'objectif n'est pas de casser le groupe, mais de dénouer les questions qui imaginairesment feraient groupe pour eux.

Vers le sujet

L'objectif du débriefing, c'est bien de viser la singularité du sujet en lui permettant de se dégager des idéaux du groupe. Il convient pour cela d'apprécier selon les situations, la pertinence de faire une ou plusieurs séances avec un même groupe, la justification de recevoir individuellement une ou des personnes en entretien individuel. Donc, ici aussi, il ne s'agit pas d'appliquer sans une réflexion précise des directives figées, mais de procéder à du sur mesure. C'est ainsi que peut se comprendre le bien-fondé des actions de débriefing. L'objectif est de toucher le sujet, du point de vue de sa responsabilité subjective.

L'expérience de cette pratique du débriefing amène à penser que chaque expérience est différente, donc qu'il n'y pas de canevas prédéfinis, pas de recettes exportables. Il s'agit de faire circuler la parole et, du côté de l'analyste, de travailler à partir de l'effet de division que le groupe peut produire sur lui.

Le traumatisme, au un par un

Il est utile ici de rappeler que la prise en charge débute par un diagnostic précis de la symptomatologie caractéristique du syndrome de répétition traumatique¹⁸. Les erreurs de diagnostic sont très fréquentes, même si cette pathologie est mieux connue et que les médecins y pensent plus souvent. Le brouillage par des notions connexes – stress, PTSD – poussent à la facilité et n'aident pas à la précision clinique. La démarche de soin s'origine de cette nécessité d'orientation précise dans la clinique et c'est l'occasion d'établir un contact de qualité avec quelqu'un qui aura plutôt tendance à se méfier et à penser que, encore une fois, on ne l'écouterait pas au prétexte *que tout cela est du passé*. Le ton est donné !

Les circonstances de la rencontre avec ces patients ne sont pas toujours, loin s'en faut, à leur initiative. Ils ont souvent derrière eux une longue trajectoire médicale, médico-administrative. Les griefs et les incompréhensions se sont accumulés. Parfois, cela les pousse à se demander ce que cela peut bien signifier que d'être vivant quand on a survécu à ces événements.

Ainsi, cela ne rend pas facile la mise en place d'une relation où un minimum de confiance serait nécessaire. Les sujets traumatisés ont en commun ce sentiment de ne pas être entendus, de se sentir incompris de quiconque. Qu'on les interroge un peu plus précisément et cela est parfois vécu comme une remise en question personnelle insupportable, vite transformée en preuve de l'incommunicabilité de leur vécu ou en un sentiment vaguement persécutif.

Mais, le souvenir traumatique insiste à se répéter et rien ne permet au sujet d'en border l'émergence. La rencontre avec la mort a laissé son empreinte et elle peut renforcer le sentiment « d'éphémère destinée ».¹⁹ La mort ne s'approche pas, elle nous traverse dans un instant, celui du passage. Mais alors, pour celui qui aura fait cette rencontre avec le réel, avec la mort, pour celui qui l'aura vue de si près – la sienne, celle des autres – il peut l'espérer, il peut en venir à la précipiter pour qu'enfin tout cela cesse. Sortir de la scène de la vie pour échapper à la répétition de la présentification de la mort – sous la forme du traumatisme – tel est le paradoxe du sujet traumatisé.

Devant l'ambiguïté de cette demande, il est nécessaire d'être attentif, de faire preuve de fermeté et de patience. Il s'agit de rendre possible que se poursuive avec le patient une élaboration dans des entretiens qui prendront en compte sa souffrance, feront préciser les conditions exactes de l'événement, dirigeront le patient sur le trajet qu'il doit faire dans son histoire personnelle et l'aideront à replacer le traumatisme dans le cours de sa vie où il peut trouver à le lier.

On le voit, la mise en place d'une relation transférentielle est difficile mais tout à fait possible. Remarquons aussi que ce ne doit pas être celui qui écoute qui, par son attitude, ferme toute possibilité au travail. Aujourd'hui, la psychiatrie dégage de « nouveaux symptômes » qui surgissent à l'articulation du singulier et des formes sociales où ils s'inscrivent. On les appelle *mono symptômes*, parmi lesquels prévalent : la solitude que génère l'exclusion, la précarité, la pauvreté, le recours aux toxiques, à l'alcool et les formes de violences au quotidien.

Ces *symptômes sociaux* au rang desquels figurent les effets du traumatisme, en appelleraient à un *clinicien nouveau* formé à l'écoute de cette plainte et au traitement du malaise social.

Aux médecins, aux psys, à la science, on demande de trouver une *réponse au malaise social*. Les effets de la violence font l'objet d'évaluations scientifiques. Une inversion s'est produite dans le rapport au patient. Ce n'est plus la plainte d'un sujet qui est prise en compte, mais les résultats aux échelles, aux examens biologiques, qui en disent le bien-fondé. Le sujet

¹⁸ Briole G., Lebigot F., Lafont B., Vallet D., Favre J.-D., *Le traumatisme psychique : rencontre et devenir*. Paris, Masson, 1994, p. 108.

¹⁹ Freud S. « Éphémère destinée » (1915), *Résultats, Idées, Problèmes*, Tome 1, Paris, PUF, 1984, p. 233-236.

traumatisé n'a plus qu'à se laisser guider au travers du dédale des questionnaires, échelles, dosages biologiques. Le psychiatre moderne le traitera en conséquence.

Cette approche des désastres sociaux et des conséquences des catastrophes est en rapport avec les effets de la politique comme pratique existentielle. Nous vivons l'époque du consensus par rapport aux *victimes* : la victimologie est scientifique ! Mais remarquons que c'est dans la logique gestionnaire que l'on saisit précisément comment l'exclusion est l'autre nom du consensus. L'exclusion suscite la honte, qui elle-même pousse à la révolte ou à la production de symptômes. À la prendre ainsi, la plainte est inextinguible, la répétition traumatique aussi ! De notre point de vue, la question du traumatisme dans sa dimension de *tuchè*, aussi bien que dans sa dimension ontogénique, renvoie à ce qu'énonce Lacan dans « La science et la vérité » et qui est que « De notre position de sujet, nous sommes toujours responsables »²⁰.

Le psychanalyste et le contingent traumatique²¹

Le sujet traumatisé n'a rien à attendre des autres pour combler, en lui, la faille ouverte par le traumatisme. C'est, qu'il le veuille ou non, la part qui lui revient sous la forme d'une question, « Qu'est-ce qui s'est passé pour moi ? »

Cette porte étroite, éthique, est la seule voie possible pour lui. C'est ce dont témoigne Jorge Semprun : « Il faut que je fabrique de la vie avec toute cette mort. »²² Sur ce trajet, où s'affirme cet impératif, il arrive qu'un sujet s'adresse à nous. De l'éthique de notre réponse peut dépendre son devenir.

Le psychanalyste face à ces contingences du déchainement du réel n'intervient pas dans un second temps. Il est là d'emblée par l'existence du sujet, dans son rapport à la parole même si l'urgence la court-circuite assez souvent. À lui de trouver, par son acte, la façon d'en rétablir l'efficacité. Tout est à inventer, tout de suite, dans l'urgence à renouer un lien avec celui qui s'est coupé de l'Autre. Comment *faire la paire* avec lui, dans l'urgence ? L'invention, c'est là et maintenant ! C'est un point sur lequel Lacan s'interrogeait pour les psychanalystes : comment répondre à l'urgence où peut se trouver un sujet, sinon en essayant de « faire avec [lui] la paire »²³.

Dans la dernière phrase de son texte des *Écrits*, « Du sujet enfin en question », Lacan affirme : « il y aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives »²⁴. C'est un point sur lequel Lacan insiste : avant de savoir ce que fait un psychanalyste, il faut d'abord qu'il y ait « *du* psychanalyste. »²⁵ Le psychanalyste, ce n'est pas un pur concept, c'est celui qui occupe une place en acte. Cet acte n'est ni ritualisé, ni protocolisé, ni calculé. Il est ce qui surgit dans l'instant et qui se vérifie de ses effets d'après-coup. Cette approche de l'acte vaut aussi bien dans le cabinet que hors du confort de celui-ci.

Le passage à l'acte, d'être sortie de scène, coupure temporaire de l'Autre, ne disqualifie pas l'analyste comme interlocuteur de l'urgence. Il le met au pied de l'acte, comme on dirait au pied du mur, d'arriver à *faire la paire* avec lui en rétablissant un lien de parole, là où dans l'urgence le sujet se trouve rejeté hors du champ de l'Autre dont il ne peut se soutenir.

L'effet d'une rencontre traumatique peut produire une rupture par rapport à un état antérieur. Le sujet identifie une cause extérieure à lui : l'accident dans l'événement. Tout l'emporte sans qu'il puisse y faire quoi que ce soit.

²⁰ Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858.

²¹ Cf. G. Briole, « *Faire la paire* dans l'urgence », *op. cit.*

²² Semprun J., *L'écriture ou la vie*. Paris, Gallimard, 1994, p.174.

²³ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

²⁴ Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Écrits, op. cit.*, 1966, p. 236.

²⁵ *Ibid.*

L'acte peut toucher à ce point où l'on peut, comme nous l'avons indiqué, *faire la paire* avec ce qui, de ce sujet, peut encore s'attraper dans ce qui le dépasse ; avec la part qui peut encore répondre en lui. La question n'est pas de rassurer, de promettre, de faire appel à la confiance. L'acte vise à mobiliser ce qui fait que le sujet peut se *ressaisir* de ce qui, en lui, se soutient encore. C'est dire que ce qui est visé n'est pas l'intimation à faire taire ce qui se dit dans l'inarticulé, mais d'en extraire une parole qui puisse être reprise par le sujet dans le lien transférentiel. C'est un travail long, patient, avant qu'un sujet traumatisé ne puisse, dans le transfert, transformer un événement extérieur à lui qui s'impose dans la répétition en une question resituée dans son histoire, son existence et qui relève de l'éthique de chacun.

Mais, dans l'urgence voilà où nous sommes convoqués, en tant que psychanalystes, au XXI^e siècle. Être à la hauteur de cette convocation c'est, en premier lieu, ne pas se laisser glisser dans le costume sur mesure du psychanalyste *new-look*, spécialiste en crise, en urgence, en traumatisme ! Celui qui se laissera prendre à ce mirage sera, on le comprend bien, vite en crise lui-même à ne pas pouvoir s'y retrouver dans l'acte.